Ami du Clergé du 10 février 1938

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Instructions du dimanche. — XVIII. *Quinquagésime :* L'aveugle de Jéricho, 65. — XIX. *1er Dimanche de Carême :* Le pain de la vérité, 66.
Pour les Quarante-Heures. — I. Douleur que ressent le Cœur de Jésus de la tiédeur des bons, 68. — II. Le devoir de la réparation, 69. — III. Le devoir de la pénitence, 71.
Les Paraboles du Royaume. — VIII. L'enfant prodigue, 72. — IX. Le père du prodigue, 74.
Chemin de la Croix, 76.
Sujets de circonstance. — Pour la bénédiction d'une statue de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. 79.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XVIII

Quinquagésime

L'AVEUGLE DE JÉRICHO

Mes frères,

Cet aveugle rencontré par Jésus aux portes de Jéricho et dont l'évangile d'aujourd'hui raconte l'épisode, cet aveugle représente toute une catégorie d'hommes. Que dis-je ? il personnifie notre société.

Ne vous semble-t-il pas qu'elle est comme frappée de cécité ? Elle ne sait plus se diriger, elle marche à l'aventure, elle ne connaît plus son chemin, elle va à la dérive, au petit bonheur, inconsciente des périls de la route et des abîmes où elle peut tomber.

Son aveuglement est double. Il consiste en ce qu'elle ne soupçonne pas son mal et ses causes, et en ce qu'elle ne voit pas où en rechercher le remède.

I

Notre société est aveugle d'abord en ce qu'elle ne voit pas les causes de son mal.

Ce que dit le proverbe de certains sourds est aussi vrai de certains aveugles : « Il n'y a de pire aveugle que celui qui ne veut pas voir. » Notre société en est là : elle pourrait voir où est le mal dont elle souffre, mais elle ne le veut pas, de peur d'avoir à se réformer. *Noluit intelligere ut bene ageret.* (Ps. xxxv, 4).

1. La cause *éloignée,* première, c'est l'oubli des principes.

Remontez à la première manifestation du mal, à l'origine de toute révolte ; que trouvez-vous? L'oubli des principes, la méconnaissance de la majesté divine, des droits de Dieu. « Je ne servirai pas, » a déclaré Lucifer, ce qui revient à dire : « Je ne me soumettrai pas. » — Que trouvez-vous encore à la seconde manifestation, qui a été la désobéissance du premier homme ? Le même oubli, la même méconnaissance des mêmes principes, des mêmes droits. Dieu avait dit : « Si vous passez outre ma défense, vous mourrez. » Le serpent affirme au contraire : « Vous ne mourrez pas, » et c'est à sa parole que, sans preuve, l'homme s'en rapporte. — Arrivez maintenant à la Révolution, vous trouvez la même chose : la négation de Dieu, l'affirmation des droits de l'homme au détriment des droits de Dieu, une société sans Dieu, une fausse conception de la loi et de la liberté. Tout le XIXe siècle n'a été que l'application de ce faux principe : égalité des droits de l'erreur et de la vérité, du bien et du mal, de toutes les religions, substitution de la raison à la foi, du progrès matériel au progrès moral, de la philanthropie à la charité, de l'altruisme au dévouement, de la force au droit, de la loi à la justice.

Les principes une fois abolis, toutes les notions sont perverties, tout est faussé, plus rien ne reste debout ; et l'on en vient à dire : « Quand la loi parle (sans distinction), la conscience doit se taire. » Comme si la conscience n'était pas l'écho de la volonté divine, laquelle domine la loi humaine, ou de laquelle celle-ci doit toujours s'inspirer.

2. La cause *prochaine,* seconde, du mal de la société et qui est la conséquence de la première, c'est l'abstention religieuse de la masse, son indifférence pratique, sa désertion du devoir religieux.

Je conviens que la radiation de Dieu dans nos institutions, que l'athéisme officiel ait favorisé au sein de la multitude l'éloignement de Dieu ; mais cet éloignement avait précédé la proscription légale de l'élément religieux, et ainsi il a autorisé toute la législation actuelle. Les législateurs se seront dit qu'il n'y avait plus besoin de culte, puisque le plus grand nombre n'en usait pas. Les protestations de la minorité pratiquante n'étaient pas de nature à les inquiéter ; elles tomberaient devant l'inertie du gros de la nation et les encouragements des adversaires de la religion.

L'oubli des principes et l'abstention religieuse, telles sont les deux causes de son mal que notre société veut ignorer.

II

Son aveuglement porte en second lieu sur le remède à employer pour sa guérison : elle ne veut pas voir où il est et d'où il peut venir.

1. On a essayé de tout, on a fait appel à tous les empiriques : la science, le progrès, les lois, comme autrefois dans la Rome en décadence. Mais cette médication n'a fait qu'exaspérer le mal au lieu de le guérir. Que peuvent, en effet, dans l'ordre moral, la science, le progrès, tels que l'entendent nos matérialistes contemporains ? Que peuvent même les lois, si elles ne s'inspirent pas de la loi fondamentale qui est la loi divine ? C'est une triste condition pour une société de devoir soutenir le droit par les gendarmes. Si le droit n'entre pas dans les mœurs, si l'âme du peuple n'en est pas imprégnée jusqu'aux moelles, rien ne peut tenir debout.

Les lois, est-ce que les habiles ne les éludent pas? Il y a des lois contre l'usure, contre le jeu, contre la fraude, contre tous les abus. Est-ce que l'usure, le jeu, la fraude, les abus, sont morts ?

On a essayé aussi de conférences, de brochures, de tracts. C'est très bien ; ces moyens ajoutés à la législation ne sont pas inutiles. Mais on a l'impression d'abord que l'on ne veut pas sincèrement le relèvement moral ou qu'on le subordonne à une quantité d'intérêts avec lesquels il est en contradiction. Puis, si l'on en avait vraiment souci, on ferait franchement appel à ces forces spirituelles dont on commence aujourd'hui à sentir la nécessité. Il faut plus et il faut mieux que les moyens humains ; ceux-ci

demeurent insuffisants parce qu'ils n'atteignent pas l'âme et que c'est là que gît le mal.

Seule la religion, avec ses enseignements, les mobiles qu'elle met en jeu, les grâces qu'elle procure, les sanctions qu'elle rappelle, est assez efficace pour subjuguer les passions et faire triompher la vertu. Seule la religion peut porter remède au mal qui convulsionne la société contemporaine. Non pas qu'il faille négliger l'action des lois publiques et des initiatives privées : elles sont nécessaires pour détruire le mal dans son fruit, mais elles ne sauraient le trancher dans sa racine ; vivace, comme toutes les plantes vénéneuses, il repousserait toujours. La religion seule pénètre jusque là, et si l'on veut aboutir dans les réformes sociales, il faut qu'elle soit à la base de toutes les entreprises.

2. Et voyez comme elle est merveilleusement adaptée à la nature humaine et comment elle s'y prend.

Elle met d'abord à l'égoïsme humain sa vraie règle ; elle ne l'annule pas, elle l'établit dans la charité : « Aimez-vous, mais aimez les autres comme vous vous aimez vous-même. » La part à vous, mais comme à vous la part aux autres. Vous reconnaîtrez que si cette prescription était universellement observée, le flot de toutes les rivalités, de toutes les colères, de toutes les guerres humaines serait tari dans sa source.

Mais il en est de cette loi morale comme des lois civiles. Tant qu'elles demeurent à l'état de lettres mortes, elles sont stériles. Elles ont besoin de s'insinuer dans les mœurs, de pénétrer le cœur jusqu'à se mêler à son sang. Que va faire l'idée religieuse? Elle va déplacer cet axe de la vie de l'homme autour duquel gravite l'égoïsme. Elle le met dans la direction du ciel : « Ne cherche pas ton vrai bien ici-bas ; il est là-haut : c'est Dieu. N'attache pas ton âme à cette vie qui passe et qui t'échappe ; fixe-la à la vie d'en-haut qui ne finit pas. Ne fais pas des objets fragiles et vains l'objectif de ton cœur; donne-lui l'Immortel, l'Infini. Ménage-toi des trésors que ne rongent ni les vers ni la rouille. A quoi te servirait de gagner l'univers, si tu ne gagnes pas le ciel ? » Cela, n'est-ce pas prendre le mal à sa racine et détourner l'homme des biens mesurés d'ici-bas que nous nous disputons et qui sont l'éternel objet de nos querelles ? N'est-ce pas le tourner vers le ciel où il peut se déployer à son aise, puisque là ce qu'il ambitionne, c'est l'Infini, c'est Dieu. Ah ! ce serait folie, je le sais, de rêver qu'un jour l'humanité tout entière se laissera diriger par ces idées saintes. Mais plus elles s'imprimeront dans les âmes, plus dans ce monde s'affermira la paix.

En somme, m. f., pour en arriver là, il faut faire retour aux principes chrétiens, car, au dire de l'Esprit-Saint, c'est la vérité qui nous délivrera, *Veritas liberabit vos*. (Jo., VIII, 32). Donc il faut proclamer bien haut les droits de Dieu, de son Christ, de son Eglise ; il faut être chrétien, instaurer tout dans le Christ : *instaurare omnia in Christo*. Voilà le spécifique infaillible. En dehors de là, tout est vain, rien n'aboutit. Nous ne guérirons que quand nous verrons clair ; éclairés, nous éclairerons.

Allons donc au Christ, et à la question : « Que voulez-vous que je vous fasse ? » répondons : « Seigneur, faites que je voie ! »

Puisse Jésus dire à notre chère patrie : « Ta foi t'a sauvée, ô France ! » *Fides tua te salvam fecit*. Ainsi soit-il.

XIX

1er Dimanche de Carême

LE PAIN DE LA VÉRITÉ

Mes frères,

C'est, entre tant d'autres, une belle page de morale individuelle et sociale que l'évangile de ce 1er dimanche de Carême ; c'est même, en quelques mots succincts, comme le résumé de toute l'histoire du monde, laquelle revient à cette seule chose : la préférence donnée à Dieu ou à la créature, la lutte entre le bien et le mal, avec l'humanité pour champion, le ciel ou l'enfer pour enjeu.

De la trilogie opposée par Jésus au tentateur et que l'écho du désert nous a transmise, retenons la première partie comme directrice de vie : « Le pain ne suffit pas à faire vivre l'homme, il lui faut aussi toute parole qui émane de la bouche de Dieu. »

Nous avons là un de ces aphorismes consacrés à la fois par le langage populaire et par la conscience universelle. Y devons-nous voir une maxime de Notre-Seigneur, ou est-ce un simple fait d'expérience qu'il formule ?

Cette parole renferme l'un et l'autre. Maxime ou fait d'expérience, elle a son application dans l'ordre individuel et dans l'ordre social.

I

1. La raison, la conscience, l'histoire, la foi sont d'accord pour nous dire que tout être humain est composé de deux substances essentiellement différentes : l'une matérielle, le corps ; l'autre immatérielle, l'âme. Par la distinction qu'il établit, l'Homme-Dieu nous rappelle notre constitution, et en même temps il consacre cette loi biologique qui régit les êtres animés, à savoir, que la vie ne subsiste, ne s'entretient qu'au moyen de l'alimentation, et que l'aliment doit être conforme ou approprié à leur nature. A l'être matériel convient une nourriture matérielle, à l'être spirituel une nourriture immatérielle.

Ce qui est non moins certain, c'est l'influence, sur l'organisme corporel ou spirituel, de l'aliment qu'il s'assimile. Sa conservation, sa santé, sa vigueur demandent donc que celui-ci soit sain et substantiel ; sans quoi l'organe, la faculté végète et dépérit.

Nous savons tout ce qui peut procurer la sustentation du corps. Celle de l'âme lui vient d'idées, de notions, de connaissances, en un mot de la vérité qui, tout en éclairant son intelligence, guide sa volonté dans l'emploi des moyens capables de la conduire à la destinée éternelle que Dieu lui a assignée.

Ce n'est donc pas assez pour l'homme d'acquérir la science de l'univers au centre duquel il est placé : monde sidéral, surface du globe, entrailles du sol, richesses souterraines, immensité des cieux, réalités du monde matériel ; c'est-à-dire la vérité scientifique, mathématique, mécanique, historique, artistique ou autre. Tout cela ne suffit pas au bon gouvernement de sa vie. — Il lui faut la vérité religieuse qui lui révèle Dieu, sa nature, ses perfections, ses œuvres ; puis sa propre origine, sa destinée, ses rapports avec son Créateur et avec ses semblables, les conditions du salut. Seule, cette vérité répond au tourment de l'infini, à la nostalgie du divin, à l'inquiétude de l'au-delà qui, même à son insu, est au fond du cœur humain, le fascine et l'agite.

Or, cette vérité, c'est la parole de Dieu qui nous l'a apportée, parce que seul il pouvait nous en instruire, étant seul à la posséder. Vous comprenez pourquoi Jésus nous a dit : « L'homme ne vit pas seulement de pain, il lui faut la parole de Dieu. » C'est aussi pourquoi il a dit à ses Apôtres : « Allez, enseignez toutes les nations ; apprenez-leur ce que je vous ai enseigné » ; et encore : « Bienheureux ceux qui écoutent la parole de Dieu. » C'est pourquoi encore S. Paul déclare que la possession de la vérité, « la foi vient de ce que l'on a entendu, et on a entendu parce que la parole de Dieu a été prêchée. » Par là s'explique l'obligation que l'Eglise fait à ses prêtres d'annoncer la parole de Dieu et à ses fidèles de venir l'entendre.

2. La maxime du Maître divin se vérifie aussi bien pour les sociétés que pour les individus.

D'abord, ce qui est vrai des parties est également vrai du tout qu'elles composent. Une collectivité humaine étant un organisme fait des corps et des âmes de ses membres, ne se nourrit pas différemment. Ce n'est donc point parce que l'homme vit en société que sa nature change et que ses besoins deviennent autres ; de nouveaux viennent s'adjoindre aux premiers, sans les supprimer.

De plus, la société ne vit pas seulement de commerce, d'industrie, de découvertes scientifiques, de progrès matériel. Elle vit avant tout de vertu, de justice, de charité, d'autorité, de respect, de liberté, d'ordre. Ce sont les signes de la véritable civilisation.

Or, ces principes généraux sur lesquels reposent les fondements de l'organisme social, où leur trouver le point d'appui qui les rende inébranlables au milieu du choc des passions et des intérêts ? Il faut l'enseignement et le secours de Celui qui s'est proclamé « la voie, la vérité et la vie. »

II

Voyons maintenant comment la réponse du Christ au tentateur est confirmée par l'expérience.

1. Pour les individus, l'expérience est douloureusement concluante.

Dans la plupart des familles, l'enfant n'entend plus parler de Dieu ; à l'école, si l'on ne professe pas ouvertement l'athéisme, on lui enseigne du moins une morale dépourvue de fondement et de sanction. Il revient de toutes parts à la génération actuelle, de la presse, du cinéma, du théâtre, que l'homme est son propre Dieu, qu'il ne doit compte à personne de l'emploi de sa vie, qu'il n'a à redouter que les tribunaux humains.

Eh bien ! qu'est-ce qu'a produit cette laïcisation de toutes les pensées, de tous les sentiments, de toutes les aspirations ? Vous n'avez, pour vous en rendre compte, qu'à écouter les réprobations, les plaintes qui s'élèvent de partout, et qu'à consulter les statistiques de la criminalité. Elles vous diront qu'à vivre sans Dieu, l'homme n'a qu'à suivre ses instincts, qu'à obéir à ses passions et qu'à écarter tout ce qui peut mettre obstacle à son bon plaisir. L'intérêt, l'égoïsme ont pris la place de la charité et du dévouement d'autrefois. Par une conséquence logique, là où règne la jouissance, le bonheur n'existe plus.

L'histoire du Prodigue dans l'Evangile en est, sur les lèvres du Maître, un saisissant exemple.

Il croyait bien trouver le bonheur dans l'émancipation, dans la libre disposition de sa part d'héritage, dans l'usage sans contrôle de sa liberté, dans le plaisir... Hélas ! tous ces prétendus avantages ne lui ont apporté que désenchantement, dégradation, dégoût, honte, vide immense, et finalement la misère et la faim.

La foi nous apprend, en effet, qu' « il n'y a point de paix pour l'impie » (Is., XLVIII, 22) ; que l'on ne peut résister à Dieu et avoir le repos (Job, IX, 4) ; que l'agitation et le trouble se sont donné rendez-vous dans le cœur de celui qui fait le mal. — La raison éclairée par la foi nous dit que Dieu étant le Souverain Bien, notre cœur est fait pour lui et que tout ce que nous pouvons jeter dans cet abîme est incapable d'occuper sa place. — L'expérience parle comme la raison et la foi : on devient toujours malheureux quand on est coupable. Entendez Salomon, en pleine possession de toutes les gloires et de toutes les jouissances : « Vanité des vanités, tout n'est que vanité. » Examinez de plus près les prétendus heureux de ce monde ; auscultez leur âme : vous y entendrez comme un bruit de tempête ; suivez-les dans leur intérieur, et vous verrez qu'il n'y a en eux que fatigue, remords, ennui, déception. Non, le monde avec ses voluptés, ses trésors et ses honneurs ne fit jamais un seul heureux ; les âmes y « meurent de faim. » (Luc, XV, 17).

2. Ce que j'ai dit des âmes est également vrai des sociétés. Où est la vérité dans le monde, en dehors du catholicisme et de l'Eglise ? Il y a progrès, des progrès immenses, de magnifiques découvertes, des conquêtes scientifiques et mécaniques merveilleuses, des facilités et des améliorations de vie incontestables. Mais les principes de morale, les vérités fondamentales, les grands problèmes d'ordre philosophique et religieux, où sont les Etats qui s'en inquiètent, qui en tiennent compte et s'en inspirent dans le gouvernement de la nation et dans les rapports de peuple à peuple ? Pour avoir répudié ainsi la vérité, la société est-elle plus heureuse ?

Jamais on n'a autant parlé de paix internationale, de fraternité universelle, et jamais non plus les menaces de conflagration générale n'ont pesé autant sur le monde, jamais la conscience publique n'a été aussi faussée.

A ne regarder que notre patrie, depuis qu'elle a commencé à rompre avec son Dieu, quelles perturbations n'a-t-elle pas subies ? quels malaises n'éprouve-t-elle pas ? à quelles luttes de classes et de partis n'assiste-t-elle pas ? quelles catastrophes n'a-t-elle pas préparées ? vers quel abîme ne se précipite-t-elle pas ? Quelles crises ne traverse-t-elle pas actuellement ? crise de la moralité jusque dans les plus hautes sphères ; crise de la probité intellectuelle, commerciale, industrielle ; crise de l'instruction, et cela malgré la science, le bien-être, l'école obligatoire, les inventions modernes. Nous assistons à une faillite totale : faillite des faux dogmes, des bases de la morale laïque, de la justice et de la liberté, de la famille, de la pudeur, de la paix sociale et même du patriotisme.

Voilà ce que devient une société qui pour subsister et prospérer veut ne vivre que de pain et rejette la parole qui vient de la bouche de Dieu. Elle justifie l'affirmation de Notre-Seigneur ; elle vérifie la menace du Roi-Prophète : « Ceux qui s'éloignent de vous, Seigneur, dépériront. » (Ps. LXXII, 27).

* *

Vous, m. f., qui avez compris la réponse du Christ à Satan, félicitez-vous de cette intelligence, remerciez

Dieu de vous l'avoir donnée. Et l'ayant reçue, mettez-la à profit : ne soyez pas de ces si nombreux chrétiens qui fuient la parole sainte comme ennuyeuse et inutile pour eux. Que ce vous soit un devoir de l'entendre chaque fois qu'elle vous sera adressée. Puissent aussi ceux qui président à la conduite des peuples partager vos convictions sur le besoin qu'a la société de la vérité et se ranger à l'avertissement du prophète Osée : « *Convertere ad Dominum Deum tuum,* convertissez-vous au Seigneur votre Dieu » (XIV, 2). Ainsi soit-il.

POUR LES QUARANTE-HEURES

I

DOULEUR QUE RESSENT LE CŒUR DE JÉSUS DE LA TIÉDEUR DES BONS

Si inimicus meus maledixisset mihi, sustinuissem utique... Tu vero homo unanimis...
Si mon ennemi m'eût outragé, je l'aurais encore souffert... Mais toi qui ne faisais qu'un avec moi ! (Ps. LIV, 14).

Mes frères,

Cette plainte est montée du cœur attristé de David lors de la révolte de son fils Absalon. Parmi toutes ses épreuves, il n'en trouve pas de plus pénible. Etre outragé par un ennemi lui serait supportable, mais l'être par un fils tendrement aimé rend extrême son affliction. — L'Eglise met les mêmes paroles dans la bouche de Notre-Seigneur, pour nous faire comprendre quelle peine lui causent les ingratitudes, l'indifférence, le relâchement, la tiédeur de ceux qui se donnent pour ses amis et qui ont le plus de part à ses bienfaits.

En cette solennité des Quarante-Heures, destinée à réparer les outrages faits à la divine Majesté, les nôtres comme ceux d'autrui, je voudrais insister sur cette douleur du Cœur de l'Homme-Dieu, afin de nous amener à cette réparation effective qu'est une vie plus sainte.

I

Dieu a maintes fois révélé la profonde tristesse qu'il ressent des infidélités de ses amis. L'Ancien Testament est rempli des plaintes par lesquelles le Seigneur reprochait au peuple choisi ses murmures, ses infractions à la loi, en regard des faveurs dont il l'avait comblé. Mais nul reproche ne trahit plus d'affliction de la part de Dieu et ne fait mieux ressortir la faute du coupable que celui de David, figurant en cela Jésus-Christ : « Si mon ennemi m'eût outragé, je l'aurais supporté, mais toi qui t'asseyais à ma table ! »

Ces reproches, il les faisait encore sous la nouvelle Loi par la plume inspirée de S. Jean, le confident de son Cœur. Les paroles en sont saisissantes. Parlant d'un évêque, il dit : « Je sais tes œuvres, et ton labeur, et ta patience... Tu as souffert pour mon nom et tu ne t'es pas découragé. Mais j'ai contre toi que tu as délaissé ta ferveur première... Fais pénitence et accomplis tes premières œuvres. » (Apoc., II, 5). Et plus loin il ajoute : « Je connais tes œuvres, je sais que tu n'es ni froid ni chaud ; que n'es-tu l'un ou l'autre ! Mais parce que tu es tiède, je commencerai à te vomir de ma bouche. » (Apoc., III, 16).

On pourrait croire qu'il s'agit d'un criminel, pour exciter ainsi les nausées de Dieu. Eh bien ! non, nous venons de l'entendre, il n'est question que d'une déchéance de la ferveur première. Et cela suffit pour mériter la menace d'être rejeté par Dieu. Quelle peine lui cause donc le relâchement des âmes pieuses !

De cette douleur Dieu a daigné s'ouvrir encore à sa servante de Paray, lorsque lui montrant son Cœur, après s'être plaint de l'ingratitude dont on payait son amour, il disait avec un accent de profonde tristesse : « Et ce qui m'afflige le plus, c'est que ce sont des cœurs qui me sont consacrés. »

Pourquoi ce langage ? Pourquoi ces plaintes et cette affliction, alors qu'il ne s'agit que d'une simple diminution de ferveur, de fautes d'une moindre gravité ? Ne dirait-on pas que Dieu se montre plus blessé de cet état de tiédeur que d'un état de faute mortelle ?

Rien n'est plus vrai en un sens. Oui, l'attiédissement des bons provoque le dégoût divin et soulève le cœur de Celui qui est l'amour éternel, plus que ne le ferait la froideur glaciale des méchants. La raison en est que les offenses d'un ami sont plus sensibles que celles, même plus graves, d'un ennemi. Je suppose que vous ayez deux fils : l'un, éloigné de vous depuis longtemps, vous connaissant à peine ; l'autre vivant avec vous, objet de toutes vos tendresses. Si le premier vous outrageait gravement, et que le second, sans aller jusque là, se départît de sa piété filiale, ne ressentiriez-vous pas une plus grande peine de la conduite de celui-ci ? Le premier était pour vous comme un étranger, ses procédés vous affligeaient sans vous surprendre. Mais du second pouviez-vous attendre un manque d'égards, lui pour qui vous avez tout fait, qui savait votre amour paternel ? Vous en seriez donc plus attristé.

Telle est la situation respective du pécheur et du chrétien peu fervent vis-à-vis de Dieu. Tels sont aussi les sentiments de Dieu à leur sujet. L'un méprise sa grâce, viole sa loi, sans trop savoir ce qu'il fait. L'autre, de propos délibéré, avec la double connaissance de Dieu et du mal, abuse de la grâce, fait bon marché de la sainteté de Dieu et le dédaigne pour les créatures. Comment cette irrévérence réfléchie ne serait-elle pas plus outrageante pour la Majesté divine ?

II

Faisons, m. f., retour sur nous-même.

Avons-nous conservé notre ferveur première? Jeunes filles, que sont devenues les saintes dispositions, les bonnes résolutions de votre Communion solennelle ? Mesdames, qu'est devenue la piété de votre vie de jeunes filles ? Peut-être ne faites-vous pas de fautes graves ; mais vous gardez-vous assez des fautes vénielles ? Ne les commettez-vous pas trop facilement, et une fois commises, vous en repentez-vous et essayez-vous d'en éloigner les causes ? Qu'est-ce que cette absence en votre vie de tout renoncement ? Pourquoi cette tendance non réprimée à la dissipation, à la médisance, à la vanité, à la curiosité, à la sensualité, à la jalousie ? Que veulent dire cette omission sans motif raisonnable de tout devoir qui n'est pas imposé sous peine de faute grave ; cette insensibilité que nul avertissement n'émeut, qu'aucun reproche ne trouble; cette fausse sécurité, d'où l'on se compare non aux plus fervents, mais aux mauvais chrétiens ? Si, à vos yeux, tout cela n'est rien, si vous allez répétant : « Ce n'est pas obligatoire » ;

c'est que vous n'aimez pas Dieu d'un véritable amour, c'est que vous l'aimez faiblement, c'est que vous le traitez avec trop de sans-gêne et que vous vous jouez de son amitié. Car, lorsqu'il s'agit de déplaire à un ami, on ne considère pas si on l'offense légèrement ou gravement, on s'abstient ; et lorsqu'on sait pouvoir lui être agréable, on ne se demande pas si c'est obligatoire ou facultatif, on agit. Voudriez-vous traiter Jésus, l'Ami céleste, autrement que vous traitez vos amis d'ici-bas ou que vous demandez à être traités vous-mêmes par eux ?

Ah ! comprenez dès lors les plaintes de cet amour blessé : « Je connais vos œuvres ; je sais que les scandales des méchants vous indignent, mais il est une chose qui blesse mon cœur : c'est que votre amour pour moi s'est refroidi. » (Apoc., II, 5).

Souffrez maintenant que je m'adresse à vous, Messieurs qui m'entendez. Aujourd'hui où la portion virile de la société semble croire que la religion n'est pas faite pour elle, vous formez une élite d'autant plus choisie qu'elle est moins nombreuse.

Eh bien ! les reproches du Sauveur ne vous concernent-ils pas aussi ? Vous êtes tenus à faire plus que les chrétiens vulgaires. Vous qui avez le bonheur de connaître et d'aimer le Christ, vous devez marcher à leur tête par la vertu, donner l'exemple et dépasser les autres de toute la distance qui sépare le chrétien indifférent du chrétien pratiquant.

Or, je vous le demande, est-ce ainsi que vous comprenez vos devoirs ? Le temps est loin où les hommes estimaient que la piété les honorait autant que les femmes, et que Dieu exige autant des uns que des autres, où ils suivaient les processions, prenaient part aux fêtes même de dévotion.

Mais je laisse ces pratiques qui semblent être d'un autre âge. Vous ne voudriez point manquer à la messe les jours de dimanche et de fête. Mais ne dédaignez-vous pas d'assister à la grand'messe comme étant trop longue et afin d'échapper à l'instruction qui s'y donne ? Le carême venu, n'allez-vous pas vous dispenser, sans empêchement légitime, des prédications prescrites au prêtre qui a charge d'âmes ?

Ce n'est pas sur des chrétiens vulgaires que vous devez prendre exemple ; c'est vous, les bons, qui devez être les modèles des autres. Regardez non au-dessous de vous, mais au-dessus. Votre thermomètre spirituel n'est pas la vie des indifférents, c'est le cœur de notre Dieu.

Ah ! frères bien-aimés, les railleries des méchants et l'abstention religieuse de beaucoup n'ont-elles pas déteint sur vous ? Vous ne riez pas des pratiques religieuses, à la manière des premiers ; mais peut-être leur en sacrifiez-vous quelques-unes. Vous n'avez pas la froideur des seconds, mais à leur contact vous tempérez votre ferveur. Est-ce paresse ? est-ce respect humain ? est-ce entraînement ? est-ce défaut de réflexion ? Répondez-vous à vous-même.

* *

Dès lors les uns et les autres, m. f., ne blessez-vous pas le cœur de Dieu par ces concessions faites à ses ennemis, par ces retranchements apportés à son service, par cette parcimonie mise à l'aimer ? Ne voyez pas un reproche dans mes paroles ; je plaide seulement la cause de mon Dieu qui est le vôtre aussi. Quand je vois grossir le torrent du mal et redoubler les efforts de l'enfer, mon cœur trouve quelque consolation et reprend espoir en vous regardant, petit troupeau fidèle. Voudriez-vous tromper mon attente ?

Non, n'est-ce pas ? Mais plutôt nous allons tomber à genoux aux pieds de notre divin Maître, réellement présent dans son Eucharistie. Nous lui demanderons pardon pour tous les outrages qu'on lui prodigue de toutes parts, pour les blessures que nous aurions faites à son Cœur sacré. Nous ne nous relèverons pas sans lui avoir promis fidélité et amour, obéissance et persévérance, sans l'avoir prié d'oublier nos ingratitudes passées et de bénir nos résolutions présentes. Ce n'est pas lorsqu'on lui refuse tout culte officiel que ses amis doivent s'éloigner de lui. C'est au contraire le moment de se serrer autour de lui, de se montrer résolument siens et de le consoler par plus d'attachement. Si nous ne sommes que le petit nombre, nous ne lui serons que plus chers : c'est la gloire et la récompense que nous ambitionnons. Ainsi soit-il.

II

LE DEVOIR DE LA RÉPARATION

Mes frères,

L'Adoration des Quarante-Heures a un double but : offrir au Dieu-Hostie les actions de grâces qui lui sont dues, mais aussi les réparations qui ne le sont pas moins. Car ce n'est pas seulement une dette de reconnaissance que nous avons contractée envers Notre-Seigneur, c'est une dette de stricte justice; nous ne sommes pas que des obligés, nous sommes aussi des coupables. Voilà pourquoi je viens ce soir vous inviter à la réparation. Nous la devons à titre personnel et à titre national.

I. — *Dette personnelle*

Puisque tous les bienfaits du Sauveur se résument pour nous en ces trois mots : Il s'est fait la *vérité*, la *voie* et la *vie* de l'humanité, demandons-nous si nous n'avons pas péché sous ces trois chefs.

1. Jésus-Christ nous a apporté *la vérité* par ses enseignements. De lui nous avons reçu le dogme et la morale, le Symbole et le Décalogue. Pouvons-nous bien nous décerner le témoignage que se rendait le cardinal Newman : « Je n'ai jamais péché contre la lumière » ?

Cette vérité, l'avons-nous étudiée avec le respect, l'attention, l'attachement qu'elle mérite ? Avons-nous cherché à la connaître, comme le premier, le plus nécessaire, le plus précieux de tous les biens, comme le principe de tous les autres ? Ne l'avons-nous pas dédaignée, regardée comme superflue ou inutile ?

L'avons-nous acceptée toute entière, sans altération ? Ne lui avons-nous pas opposé notre orgueilleuse raison, les préjugés du monde, l'opinion, la science humaine ? L'avons-nous défendue, soutenue, protégée en nous et dans les autres ? Ne l'avons-nous pas exposée au danger par les témérités de nos lectures, par les imprudences de nos relations, par la présomption de nos discussions ? Qu'avons-nous fait enfin pour en assurer la diffusion ? Car nous n'avons pas le droit de la posséder en égoïstes, nous avons le devoir de la faire partager à ceux qui en sont privés.

2. Jésus-Christ s'est constitué *la voie* du salut ou du ciel par ses exemples. Ne nous sommes-nous pas engagés dans la voie large, refusant de marcher dans le sentier étroit de ses préceptes, nous faisant un christianisme facile, commode, tout de fantaisie; essayant de concilier ces deux choses incompatibles :

le service de Dieu et le service du monde, le devoir et le plaisir ; nous efforçant d'accommoder la religion à nos goûts, aux exigences du jour, aux idées courantes ?

3. Jésus-Christ nous assure *la vie* surnaturelle, la vie divine. Cette vie reçue au baptême, l'avons-nous gardée, défendue, protégée comme ce véritable trésor pour lequel on doit tout sacrifier ? Ne nous la sommes-nous pas laissé ravir ? ne l'avons-nous pas compromise ? Combien de fois peut-être a-t-elle été en danger, au milieu des occasions que nous avons recherchées, suscitées, provoquées ! Ou, si nous n'avons pas eu le malheur de la perdre, avons-nous pris soin de l'entretenir, de la développer, de l'accroître, et à cette fin de puiser abondamment aux sources de la vie ?

Ces sources, vous les connaissez. C'est d'abord la prière, mais la prière respectueuse, attentive, pénétrante, qui sait ce qu'elle sollicite, qui sent ce qu'elle exprime, qui va jusqu'au cœur de Dieu pour en faire jaillir la grâce. La seconde source, c'est le bon usage des sacrements, ces canaux par où nous vient la vie.

Eh bien ! m. f., je vous le demande : sommes-nous des âmes de prière ? Faisons-nous de la sainte communion notre aliment habituel ? La regardons-nous comme un des plus puissants agents de notre vie surnaturelle ?

Cet examen sommaire ne nous met-il pas en présence de trop nombreux manquements ? Trop grande est donc aussi la dette que nos fautes nous ont fait contracter envers la justice divine. A Dieu, notre Créateur et notre Maître, nous avons ravi l'honneur, la gloire, la louange qui lui sont dus et qu'il entendait retirer du bon emploi de notre vie. A Dieu nous devons la réparation, c'est-à-dire la restitution de ce bien dont nous l'avons frustré, le rétablissement en nous de son souverain domaine.

Conscients des droits de sa justice et de la dette que nous avons contractée envers elle, prosternons-nous aux pieds du Dieu-Hostie, pleurons nos infidélités et protestons que nous voulons le reconnaître pratiquement comme notre Dieu ! « *Venite, adoremus, procidamus ante Deum, ploremus coram Domino qui fecit nos, quia ipse est Deus noster.* »

II. — *Dette nationale*

La réparation, nous ne la devons pas seulement à titre individuel, vous ai-je dit, nous la devons aussi à titre national.

Il en coûte à un fils de rappeler les fautes de sa mère ; mais c'est faire œuvre de véritable patriotisme que de dire en quoi notre pays s'est rendu coupable envers Dieu, afin de susciter de généreuses expiations.

En tant que nation, la France a renié tout son passé, toute sa gloire antique, tout son patrimoine de foi et d'honneur. En tant que nation, elle a rompu le pacte séculaire qu'elle avait conclu avec le Christ, elle a répudié son Dieu. Seule, ou plutôt la première de tous les peuples, elle a fait profession de n'avoir plus de Dieu, de ne connaître plus aucun culte, de ne professer aucune religion. Fille aînée de l'Eglise, officiellement elle n'a plus de mère ; nation très chrétienne autrefois, elle s'est faite athée.

Ne croyons pas que nous n'avons point notre part dans ce crime national. La première et la plus grande revient sans doute à nos législateurs, mais la nôtre y est marquée également. Ne nous lavons pas trop vite les mains à la façon de Pilate en nous disant : « Je suis innocent des crimes de la société. » Tous, dans une mesure plus ou moins grande, nous en sommes coupables, nous y avons apporté notre concours.

Posons d'abord un principe, nous en viendrons ensuite aux applications.

1. Vous ne nierez pas que nous exerçons une influence réelle les uns sur les autres. C'est vrai dans l'ordre physique ; ce n'est pas moins certain dans l'ordre moral. Les paroles et les exemples agissent sur autrui, quelquefois même puissamment. Nos vices et nos vertus, nos courages et nos défaillances n'ont-ils pas bien souvent pour origine ou pour occasion les vices et les vertus, les courages et les défaillances de nos semblables ? Le milieu, l'ambiance, le courant, ce que l'on appelle le souffle, le vent du siècle, ne sont-ils pas la résultante des pensées, des aspirations, des actes du grand nombre ? Et qui pourrait nier l'action qu'ils exercent ?

Ecoutez ce qu'écrivait à la fin du siècle dernier un publiciste qui a fait excellente figure dans le monde des lettres : « Rien ne se perd dans la nature, dit-il (c'est même une des grandes preuves par analogie de la survivance de l'âme humaine) : le grain de blé nourrit l'homme, dont la dépouille retourne à la terre et l'engraisse. Aucune parcelle de matière ne peut périr ni rentrer dans le néant. Elle se transforme sans cesse et reparaît toujours sous une infinité de formes. Pourquoi n'en irait-il pas de même dans le monde moral ?... Une semence d'idée fausse a été jetée dans le monde des réalités morales. Ce qu'elle deviendra, nul ne le sait ; ce que nous savons, c'est qu'un jour ou l'autre, après mille transformations qu'il est impossible de suivre, elle se posera sur un esprit mal fait comme un microbe pathogène sur un organisme délabré, et qu'elle le corrompra, et que de cette corruption s'exhaleront de nouveaux poisons. C'est pour cela qu'il faut veiller sur tout ce qu'on dit, tout ce qu'on écrit et tout ce que l'on fait. »

La foi nous dit, elle aussi, que, comme le mal d'un membre est le mal de tout le corps, chacune de nos actions mauvaises est le mal de tous et pervertit l'humanité. Chaque goutte de l'océan agit sur celles qui l'avoisinent et par elles sur la masse entière. Ainsi en est-il dans l'ordre moral : l'individu est la goutte d'eau, l'humanité l'océan.

Que font donc dans les désordres, dans les crimes sociaux, ceux qui transgressent la loi naturelle ou la loi de Dieu ? Ils augmentent la semence du mal qui est sur la terre, ils ajoutent aux malaises communs, ils versent un affluent de plus dans le fleuve des corruptions et des souffrances humaines.

Voyez d'après cela quelle est votre part d'action sur l'humanité. Le principe établi, venons-en aux applications.

2. L'athéisme, l'areligion, le laïcisme, la guerre religieuse qui désolent notre pays de France, pensez-vous que nous ne les ayons pas préparés, et par notre vie privée et par notre vie sociale ? L'éducation donnée dans la famille par les parents et continuée à l'école avec leur agrément ou tout au moins sans protestation active de leur part ; l'abstention religieuse pratiquée par le plus grand nombre des pères et des mères ; les paroles injurieuses à la foi proférées au foyer domestique ; la peur de paraître chrétien et d'être taxé de cléricalisme ; l'indifférence avec laquelle on s'est soumis à toutes les lois oppres-

sives de la vraie liberté ; la société des ennemis de Dieu ; la lecture des journaux antireligieux ou des livres dangereux ; la fréquentation de tous les théâtres et de tous les cinémas ; la participation à toutes les fêtes mondaines ; la profanation ou la sanctification aussi restreinte que possible du dimanche ; le luxe, le sensualisme, la docilité à l'égard de toutes les modes : ne sont-ce pas autant de causes qui ont amené progressivement le mal dont nous souffrons? Si, chez les individus et dans les familles, la foi avait été plus en honneur, si les principes religieux avaient été fidèlement gardés, si depuis longtemps on ne s'était pas pratiquement éloigné de Dieu, l'athéisme national eût-il été possible ou s'y serait-on aussi facilement résigné ? Nous avons fait la place à la Révolution, en lui donnant celle que Dieu occupait parmi nous.

Ajoutez à cela, m. f., nos manquements journaliers, l'omission ou la négligence apportée dans nos devoirs d'état, les susceptibilités, les altérations de la vérité, les atteintes à la réputation du prochain ou à la probité, les actes de jalousie ou d'emportement, et nous nous rendrons compte que nous avons notre part dans la révolte de la société contre Dieu.

Ainsi s'impose à nous le devoir de la réparation à titre national.

* *

Puisque la réparation consiste avant tout à rétablir Dieu dans ses droits, promettons-nous de le faire rentrer aussi intégralement que possible dans notre vie privée et publique, de travailler de toutes nos forces à le ramener dans les foyers, dans les institutions de notre France.

Déjà, avec nos accents de componction, ne cessons de lui redire, dans toute l'ardeur de nos âmes : « Non, Seigneur Jésus, n'abandonnez pas votre peuple, le peuple de Clovis et de Charlemagne, de S. Louis et de Louis XIII, de Geneviève et de Jeanne d'Arc ; le peuple qui a prodigué son sang, son or, son dévouement à votre cause ; le peuple qui donne tant de ses enfants pour la diffusion de votre nom et l'extension de votre règne ! Oui, Seigneur, sauvez ce peuple et ne laissez pas d'en faire votre héritage béni ! *Salvum fac populum tuum, Domine, et benedic hæreditati tuæ.* » Ainsi soit-il.

III

LE DEVOIR DE LA PÉNITENCE

Mes frères,

Avant d'inaugurer sa vie publique et afin de s'y préparer, Notre-Seigneur fait acte de pénitent. Agneau de Dieu chargé des péchés du monde, mais Agneau sans tache, il commence à enseigner au monde, par son exemple, la nécessité de l'expiation, en attendant d'en formuler l'obligation en des termes sévères. L'Eglise, retenant l'exemple et la loi de son divin Fondateur, a institué le temps du Carême avec ses pratiques pénitentielles ; et si, au cours des siècles, par une condescendance toute maternelle, elle en a adouci les rigueurs, elle n'en maintient que davantage le principe.

L'esprit de pénitence lui-même, hélas ! s'est tellement affaibli que le mot, à lui seul, est devenu un sujet d'effroi, et qu'il faut chaque année rappeler aux fidèles que c'est un devoir rigoureux d'expier ses fautes par la pénitence. Mais plus que jamais ce rappel s'impose au milieu de l'atmosphère de jouissance, de plaisir, de vie facile que nous respirons. C'est pourquoi je viens vous dire que la pénitence a toujours été nécessaire et qu'elle l'est particulièrement à l'heure présente.

I. — *Nécessité en général*

En tant que chrétien, en tant que fils d'Adam, en tant que pécheur, tout homme est obligé à la pénitence.

1. De tout temps, les hommes ont cru à la nécessité d'expier leurs fautes et à l'efficacité de l'expiation pour apaiser la divinité. Rappelez-vous les sacrifices en usage dans toute l'antiquité, même chez les païens.

Cette croyance unanime jetée au cœur de l'humanité dès son berceau a été illuminée de sublimes clartés par le christianisme, dont le dogme fondamental est la Rédemption. Et que nous dit la religion chrétienne ? Elle nous dit que le chrétien est par l'étymologie de son nom et par vocation un autre Christ, un disciple de Jésus-Christ. Le baptême, en nous incorporant à l'Homme-Dieu, en nous infusant sa vie, nous fait une loi de le reproduire en nous, et, à cet effet, de nous mettre à son école. (Rom., VIII, 29). Mais l'Homme-Dieu, en quelle condition s'est-il présenté au monde ? Dans la condition de pénitent. Il est venu sur la terre pour expier, et toute sa vie a été une expiation. L'acte de consécration que lui prête l'Apôtre au moment de l'Incarnation, la désignation que Jean-Baptiste fait de lui à ses auditeurs, le baptême de pénitence que Jésus a voulu recevoir de son Précurseur, son jeûne dans le désert, ses déclarations réitérées, l'enseignement de S. Paul ne laissent aucun doute à ce sujet.

Le vrai chrétien, au seul titre d'image de Jésus-Christ, doit donc être lui aussi un pénitent ; sans quoi il ne mériterait pas son nom, il serait un faux chrétien. Sainte Elisabeth de Hongrie comprenait que, selon le mot de Jésus lui-même, « le disciple n'est pas au-dessus du Maître », quand elle se refusait à porter la couronne ducale là où le Christ avait été couronné d'épines. Eh quoi ! notre Chef a mené une vie de pénitence, et, nous, nous ferions de la nôtre une vie de jouissance !

2. En outre, le caractère de pénitent est absolument propre à tout fils d'Adam. Son esprit distinctif, c'est l'esprit de pénitence. Dès qu'il atteint l'âge de discernement et qu'il possède les premières notions de la foi, il doit être un pénitent. Dans toutes les conditions, fût-il un saint, eût-il gardé la beauté primitive de son âme régénérée, il lui faut vivre jusqu'à la fin en pénitent. Tous nous avons péché en Adam, tous nous devons porter la peine encourue par notre premier père, en cultivant la terre de notre âme au prix de nos sueurs.

L'Eglise remet fréquemment en mémoire cette vérité et les conséquences qui en résultent. C'est à tous, justes et pécheurs, croyants et incroyants, qu'elle impose ses lois d'abstinence et de jeûne, ainsi que les restrictions de nos libertés. Et parce que ces pratiques doivent être accompagnées de l'esprit de pénitence, sans lequel elles n'auraient aucune valeur, l'Eglise en demande la grâce pour tous les siens : *Ut ad veram pœnitentiam nos perducere digneris, te rogamus...*

3. Enfin, chrétiens, fils d'Adam, nous sommes, hélas ! débiteurs pour nos fautes personnelles envers la

Majesté divine. Le sens de la justice, d'accord avec l'Evangile, nous dit que le péché exige une répression ; le pardon lui-même suppose une satisfaction, loin d'en exempter. Il ne suffit pas que la page accusatrice écrite par le pécheur au Grand Livre de la dette humaine ait été déchirée dans l'acte de la confession sacramentelle. Les souffrances volontaires dont se sont abreuvés les grands pénitents de tous les âges, les cilices, les disciplines, les jeûnes, les veilles en usage chez les saints nous avertissent que les faciles satisfactions qui accompagnent le sacrement de Pénitence ne désarment pas notre Père céleste. David, après soixante-dix ans d'âge et presque un demi-siècle de larmes, avait encore devant les yeux son iniquité. Le vrai pénitent ne se pardonne pas ; il estime n'avoir jamais assez rendu à Dieu ce que ses péchés lui ont ravi de gloire et d'honneur.

Enfin nous portons tous en nous les racines du péché. Dès lors, il faut les extirper par la pénitence. C'est dans ce sens que Notre-Seigneur formulait cette loi : « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous. » Le Concile de Trente nous dit que notre inclination au péché étant incessante, l'hygiène de l'âme réclame la pénitence à titre de remède préventif.

II. — *Nécessité actuelle*

Nécessaire de tout temps, la pénitence, ai-je dit, l'est particulièrement à l'heure présente.

Je n'ai pas à vous décrire l'état actuel de notre société au seul point de vue chrétien. Il n'est personne qui ne reconnaisse et ne déplore l'apostasie des masses, l'oblitération du sens moral, la crise de la conscience, la violation de la loi même naturelle, la progression constante de la criminalité. La somme du mal nous ramène aux plus sombres jours du paganisme.

Et parce que le mal est collectif, il appelle la pénitence de la collectivité. Quand le Seigneur, irrité contre son peuple, demandait que sa justice fût apaisée, il ne s'adressait pas seulement aux coupables, mais à toute la nation. Lorsque l'Homme-Dieu, sur le chemin du Calvaire, rencontra les femmes d'Israël, il leur recommanda de pleurer sur elles et sur leurs enfants, bien qu'elles ne fussent pas personnellement coupables du déicide. Pourquoi ?

D'abord, c'est parce que, s'il y a solidarité entre les membres d'un même corps et d'une même famille, elle existe aussi entre les citoyens d'une même patrie. Si donc la nation en tant que nation a prévariqué, tous sont atteints par la prévarication et tous doivent l'expier comme parties d'un tout coupable. — Puis, pensons-nous n'avoir pas notre part individuelle dans cette somme d'iniquités qui ont offensé la Souveraine Majesté ? Le Roi-Prophète demandait pardon « des fautes d'autrui » : c'est qu'il y a toujours ici-bas des âmes pour qui nous sommes une caution et dont nous sommes plus ou moins responsables. Un jour, quelques hommes vinrent parler à Jésus des Galiléens dont Pilate avait mêlé le sang à leurs sacrifices. Le Sauveur leur répondit : « Pensez-vous que ces Galiléens fussent pécheurs plus que tous les autres, parce qu'ils ont été traités de la sorte ? Je vous assure que non. Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous. » (Luc, XIII, 3). La foi nous dit que, comme le bien ou le mal d'un membre est le bien ou le mal de tout le corps, chacune de nos actions, bonnes ou mauvaises, est le bien ou le mal de tous, sanctifie ou pervertit l'humanité.

D'après cela, qui pourrait se flatter de n'avoir point de part dans les fautes de la nation ? Sommes-nous sans péché ? N'avons-nous jamais manqué à nos devoirs ? N'avons-nous point ajouté au déficit moral de la société ? Gardons-nous donc de nous croire exempts de faire pénitence pour les fautes sociales.

Depuis plus d'un siècle, à mesure que la croyance pratique au péché originel, battue en brèche par J.-J. Rousseau et par ses disciples, allait s'affaiblissant dans les âmes, la nécessité de l'expiation a paru de moins en moins évidente ; la piété, l'aumône ont été jugées suffisantes à beaucoup de chrétiens. Notre participation personnelle au rachat des fautes nationales s'est amoindrie. Les Ordres religieux pénitents qui s'adonnent aux austérités rédemptrices contre les coups de la justice divine ont dû pour la plupart, durant de longues années, s'exiler de notre sol devenu inhospitalier. Et l'équilibre a été rompu; et la main de Dieu s'est appesantie sur nous; ou plutôt il l'a retirée et tous les maux que sa miséricorde détournait se sont abattus sur nous. Car, si « la main du Seigneur, lorsqu'elle s'ouvre sur eux, remplit les êtres de ses bénédictions » (Ps. CXLIV, 16), elle les leur retire quand ils l'obligent à se fermer.

* *

Ainsi, m. f., notre devoir nous est de nouveau tracé ; il ressort de notre condition de chrétiens, de fils d'Adam, de pécheurs ; il nous est imposé par l'état actuel de notre société. Si nous n'en acceptons pas l'obligation, ne nous disons ni disciples de Jésus-Christ, ni soucieux de notre relèvement national. Entendons la voix de l'Eglise et la voix de la vraie France, la France chrétienne, qui nous conjurent de faire de ce Carême un temps de prière, mais aussi de pénitence, en nous imposant quelques sacrifices, quelques renoncements et restrictions en matière de luxe, de confort, de divertissements, afin d'assurer à la fois notre salut et celui de notre pays. Ainsi soit-il.

LES PARABOLES DU ROYAUME

VIII

L'ENFANT PRODIGUE

Mes frères,

Après la parabole de la Brebis perdue, qui nous présente Dieu à la recherche du pécheur, écoutons la parabole si suggestive de l'Enfant prodigue, dans laquelle la miséricorde divine éclate avec magnificence, si je puis ainsi parler.

« Un homme avait deux fils. Le plus jeune des deux dit à son père : « Donnez-moi la part de bien qui doit me revenir. » Et le père leur partagea son bien. Peu de jours après, le plus jeune fils, ayant rassemblé tout ce qu'il avait, partit pour un pays étranger et lointain et, là, il dissipa son bien en vivant dans la débauche.

« Et, après qu'il eut tout dépensé, une grande famine survint dans le pays et il commença à sentir le besoin. Il alla donc et se mit au service d'un habitant du pays, qui l'envoya à sa maison des champs pour garder les pourceaux. Il eût bien voulu se rassasier des gousses que mangeaient les pourceaux, mais personne ne lui en donnait. Alors, rentrant en

lui-même, il dit : « Combien de mercenaires dans la maison de mon père ont du pain en abondance, et moi je meurs de faim ici ! Je me lèverai et j'irai à mon père et je lui dirai : « Mon père, j'ai péché contre le ciel et envers vous, je ne mérite plus d'être appelé votre fils : traitez-moi comme l'un de vos mercenaires. » Il se leva et il alla à son père. »

Arrêtons-nous là, aujourd'hui, pour considérer la détresse du prodigue, image de la détresse du pécheur.

I

Le plus jeune demande sa part d'héritage. Cette requête, sans raison connue, ni mariage prochain, ni établissement probable, constitue à l'égard du père un acte de défiance et semble cacher des projets équivoques.

Le père dut en concevoir un gros chagrin ; mais, en agissant ainsi, le fils est strictement dans son droit. D'après la loi juive, un fils peut réclamer sa part quand bon lui semble et en disposer à son gré.

Le partage eut lieu ; la loi accordant double part à l'aîné, le cadet reçut un tiers de l'héritage en argent, immeubles, terres, etc.

La première pensée qui nous vient, c'est que le père aurait dû faire des observations à son fils, essayer de le retenir, et au besoin lui refuser ce qu'il demandait. Dans le cas ordinaire de la vie, sans aucun doute ; mais, dans la parabole, le but poursuivi exige que le fils reçoive sa part d'héritage, qu'il parte, qu'il dissipe son bien dans la débauche pour revenir pécheur converti.

Le père ne fait donc aucune observation, et le fils, ayant réalisé tout son avoir, partit.

Où va-t-il ? Dans un pays lointain. Voulait-il tenter la fortune ? voir du pays ? Il voulait surtout se soustraire à l'autorité paternelle. Eloigné, il n'aura pas à supporter la surveillance ou des reproches qu'il n'accepterait pas.

Car l'évangile nous fait connaître tout de suite la vraie raison de ce départ. Le prodigue veut suivre l'attrait de sa passion : « Il dissipa son argent en vivant dans la débauche. »

Mais voici qu'à l'heure où il est ruiné la famine survient dans le pays. Et son premier effet est de faire hausser le prix de la vie. Ne possédant plus rien, le jeune homme n'a qu'une ressource : c'est de se placer. Un maître aura peut-être chez lui des provisions en réserve. Hélas ! en temps de famine, chacun se restreint, nombre d'emplois honorables sont supprimés, et lui, bon cultivateur sans doute, ne trouve rien. Réduit à la misère, il est heureux d'accepter une place de porcher chez un habitant du pays.

Chez les Juifs, le porc est un animal impur selon la loi, avec lequel on ne doit avoir aucun contact, et pour les Juifs qui écoutaient le récit de cette parabole, devenir pasteur d'un tel troupeau, c'était être descendu dans les bas-fonds de la dégradation. Mais le malheureux prodigue n'avait pas le choix ; il lui fallait prendre ce qu'il trouvait, s'il ne voulait pas mourir de faim. Et encore ! sa détresse est si grande que, dit l'évangile, il désirait remplir son ventre des caroubes que les pourceaux mangeaient, et personne ne lui en donnait ; montrant à quel point le miséreux sentait son estomac délabré, et combien la faim le torturait.

Ne nous demandons pas, m. f., pourquoi on ne lui donnait pas quelques-unes de ces gousses, pourquoi lui-même n'en prenait pas ? Ce qui importe dans la parabole et ce que Notre-Seigneur veut exposer avec éclat, c'est la grande détresse du prodigue.

Lui, juif misérable, en être réduit à garder des pourceaux, animaux impurs, et chez un païen, qu'on déteste parce que païen, et n'avoir rien à se mettre sous la dent, pas même les gousses dont se nourrissent les porcs, parce qu'on les lui refuse... C'est vraiment le comble de la misère, et voilà où en est arrivé le prodigue.

Mais cette détresse va devenir la cause de son retour et de sa conversion.

II

Tant qu'il a été dans l'opulence, la bourse bien garnie, le voluptueux s'est abandonné aux plaisirs. Le souvenir de la maison paternelle à peine effleurait son esprit, il s'en souciait fort peu.

Tant qu'il a pu résister à sa détresse et garder peut-être le secret espoir d'en sortir, il a chassé le souvenir d'un passé qui condamnait sa débauche.

Mais, un jour, plus fatigué, plus découragé, sentant qu'il ne serait bientôt plus qu'une loque humaine, tout le passé heureux de sa vie familiale surgit devant lui.

Il revoit ce père affectueux et bon qui l'avait entouré de tendresse, parce qu'il était le plus jeune, peut-être. Il revoit le bien-être qui règne dans la maison, et cette vue établit un pénible contraste avec la misère dans laquelle il se traîne maintenant.

Il revoit le personnel des serviteurs qu'il connaît, qu'il a commandés. Rien ne leur manque, ils ont du pain... un logis... l'affection de leur maître...

Cette méditation fut-elle courte ?... fut-elle longue ?... En tous cas, elle fut décisive : — « Je me lèverai, dit-il, et j'irai à mon père. Je lui dirai : Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous. »

J'ai dilapidé son bien, j'ai déshonoré son nom, je ne suis plus digne d'être traité comme son enfant... Je lui demanderai seulement un abri sous son toit, et qu'il m'accueille comme le dernier de ses serviteurs.

La faim a fait réfléchir le prodigue, et en même temps elle a réveillé son amour filial... Et sur l'heure, il se met en route.

III

M. f., pourquoi le prodigue a-t-il quitté son père qu'il aime et la maison où il est heureux ?

Uniquement parce qu'il a laissé la passion dominer son âme.

Tout ce qui lui était agréable dans cette maison l'ennuie maintenant, l'autorité de son père lui pèse, il a soif d'indépendance. Etre libre, libre de parler, d'agir, d'aimer, d'user de sa vie à sa guise !

Ainsi raisonne et agit le pécheur. La pensée de Dieu qui le voit, qui juge sa conduite et qui par son autorité lui demande de dominer ses passions, la pensée de Dieu lui pèse : « Après tout, se dit-il, si Dieu lui a donné la vie, c'est bien pour en jouir, et en jouir à sa guise. »

Alors, comme le prodigue a quitté la maison paternelle, le pécheur s'éloigne de l'église.

Tout l'y ennuie ; la prière, les offices religieux, la piété n'ont plus pour lui aucun attrait.

Les bienfaits surnaturels du passé ne comptent plus.

Les moindres conseils donnés l'atteignent comme un sanglant reproche.

Et alors, ce qu'il veut, c'est fuir, c'est la liberté pour suivre l'appel de la passion.

Le pécheur a rêvé de plaisirs, et quand il les a goûtés, il en a été aussitôt rassasié. Et il ne tarde pas, comme le prodigue, à s'apercevoir qu'il a été déçu et qu'il a dissipé tous les biens dont Dieu l'avait enrichi.

Biens naturels... Sa volonté, affaiblie par les passions, ne sait plus résister au premier entraînement qui se présente... Elle s'est forgé des chaînes que peut-être elle ne pourra jamais rompre. — Son cœur, autrefois si délicat, sensible à toutes les prières et prêt à tous les dévouements, s'est refermé sur lui-même pour un égoïsme affreux. Il n'aime que son plaisir immédiat, et le prochain n'existe plus. — Sa santé physique ne résistera peut-être pas plus que n'a résisté sa santé morale, car le malheureux ne sait pas toujours qu'une passion n'est satisfaite que lorsqu'elle a fait de sa victime une brute ou un mort.

Quant aux *biens surnaturels*... Qu'a-t-il fait de son âme, si belle au matin de son baptême, s'épanouissant dans l'intimité de Dieu, prenant de plus en plus conscience de cette divine présence ?

Qu'a-t-il fait des grâces apportées par tous les sacrements reçus ? des mérites acquis par ses efforts, par ses luttes contre la tentation, par ses œuvres de bonté, de charité envers le prochain ?

Il a connu dans le passé la grande paix d'une bonne conscience ; à certains jours, peut-être, il a senti Dieu marchant près de lui, le soutenant dans une épreuve, dans le labeur, et le bénissant dans sa prière.

Et tout cela s'est évanoui par la satisfaction d'une passion,... comme se sont évanouies les richesses de l'enfant prodigue.

Alors, dans le fond de son abîme, le pécheur est parfois menacé encore de tomber dans le découragement.

Il doute de lui-même ; pourra-t-il jamais se relever ? — Il doute du prochain, qu'il n'aime plus : en tous, il voit des ennemis. — Il doute de Dieu même, se demandant s'il lui accordera son pardon.

Que le pécheur regarde alors le prodigue ! C'est la détresse même qui a réveillé dans l'âme de celui-ci l'amour filial : « Je me lèverai et j'irai à mon Père. »

* *

Voilà, m. f., la première leçon que Jésus donne dans cette parabole.

Non, le pécheur si coupable soit-il, ne doit pas désespérer de Dieu. Dans sa détresse, qu'il lève son regard vers la maison du Père de famille ; qu'il se rappelle les bontés de Dieu pour tous ses enfants ; qu'il reprenne confiance et courage ; et qu'avec le prodigue il prenne le chemin du retour, assuré qu'au terme il trouvera le pardon. Ainsi soit-il.

IX

LE PÈRE DU PRODIGUE

Mes frères,

Nous avons arrêté le récit de la parabole du Prodigue au moment précis où celui-ci, constatant sa misère, se décide à prendre le chemin du retour : « Je me lèverai et j'irai à mon père, et je lui dirai : Père, j'ai péché contre le ciel et envers vous, je ne suis plus digne d'être appelé votre enfant, mais traitez-moi comme l'un de vos serviteurs. »

La seconde partie de la parabole nous fait découvrir dans le cœur du père du Prodigue un amour si profond qu'il ne s'est jamais démenti, si généreux qu'il croit au retour du coupable, si miséricordieux qu'il accorde un pardon absolu. Et c'est là l'image et la leçon de l'amour divin qui aime et attend le pécheur pour lui rendre tous ses droits d'enfant du Royaume de Dieu.

I

Le Prodigue s'est mis en route.

Les vêtements en lambeaux, le corps émacié, les pieds nus et ensanglantés par les pierres du chemin, il avance péniblement. La route lui paraît terriblement longue, et d'ailleurs il est faible ; mais les sentiments qui se pressent dans son cœur raniment son courage.

Il est encore loin que déjà il aperçoit les contours du paysage aimé. Encore un effort, et au détour de la route il voit le vallon qu'il a tant de fois parcouru dans son enfance, les prairies et les champs qu'il a cultivés et là-bas, là-bas, la maison familiale... Son cœur bat à se briser... Mais son pas se ralentit et se fait plus lourd. C'est que cette vision qui vient de le réjouir, vient en même temps de préciser en son âme deux sentiments qui partagent son cœur : la crainte et l'espoir.

Il s'arrête. « Que pensera-t-il de moi ? moi, tant aimé, tant choyé ! qui n'ai répondu à son affection que par l'ingratitude... J'ai exigé ma part d'héritage, comme si mon père ne comptait plus, et je reviens vers lui les mains vides... Comment va-t-il me recevoir ? Car, au fond, il doit me haïr, me maudire. S'il est bon avec ses serviteurs, peut-il l'être encore pour moi qui l'ai fait tant souffrir depuis mon départ ? Son cœur et sa porte ne sont-ils pas à tout jamais fermés ? »

Puis, le malheureux enfant renaît à l'espoir : « Non ! mon père a toujours été bon, compatissant devant toutes les détresses. Si dans sa colère il m'adresse de justes reproches, l'humilité de mon repentir, de mes supplications, et ma si lamentable misère, finiront bien par le toucher. » — Et il reprend sa route.

II

L'aventurier ne soupçonnait pas, en effet, ce qu'était la vie de son père depuis son départ. Il ignorait sans doute que l'amour suit une marche ascendante : les parents aiment leurs enfants bien plus que ceux-ci ne les aiment. S'il a trop longtemps oublié son père, son père ne l'a pas oublié un instant. Sa pensée est sans cesse orientée vers l'absent.

Aussi le récit évangélique ne nous montre pas ce vieillard à l'intérieur de sa maison, dans le désœuvrement que provoque la tristesse, ni aux travaux des champs avec le fils aîné, ou à surveiller les serviteurs comme il a coutume de le faire... Non ! Le père va sur la grande route ; la route qui lui a pris son fils, mais qui le lui rendra.

Le Prodigue n'a pas prévenu de son retour.

Le père ignore où il est, ignore la famine qui l'a fait souffrir, ignore sa détresse physique ; il soupçonne sa détresse morale. Il sait une chose : c'est que son fils lui reviendra, son instinct paternel le lui dit... Alors, il attend.

Il vient sur la route ; c'est peut-être devenu une habitude, parce que c'est devenu un besoin. Il y

vient chaque jour, il y vient sans cesse, malgré les conseils d'oublier l'ingrat, le dissipateur, malgré la déception que chaque journée lui apporte.

Et ce jour-là, après des heures d'attente, qui s'étaient, comme les autres, trop lentement écoulées, là-bas, à l'horizon, une forme humaine se précise. Qui est-ce ? un étranger, un chemineau, un trimardeur, un mendiant ?... Non ! C'est lui ! « Comme il était encore à une grande distance, dit l'Evangile, son père l'aperçut. » C'est son allure, c'est sa taille, c'est bien lui !

Que va faire le père du Prodigue ? — L'attendre ici-même, sur la route, et, quand le coupable humilié sera à ses genoux, lui faire les reproches mérités, le reprendre à l'essai pour un pardon plus complet quand l'expiation aura fait oublier un peu une telle escapade ? — Appeler les domestiques et les prier de chasser ce vagabond indigne de pitié ? — Rentrer dans sa maison et laisser le misérable heurter à la porte, l'y laisser frapper plusieurs fois sans répondre, et assez longtemps pour qu'il connaisse l'angoisse de l'attente, dont le cœur paternel a souffert ?

Dans la vie ordinaire, les choses se seraient peut-être passées ainsi.

Mais pour le père de la parabole qui doit nous enseigner la grande charité de Dieu envers le pécheur, il n'existe en son cœur qu'un seul sentiment : la pitié. Cet homme a vu partir son fils, ce beau jeune homme, fier, plein de vie et d'espérance. Il a bien pensé qu'il serait beaucoup changé au retour, ayant beaucoup souffert ; mais ses soupçons n'approchent pas de la réalité. Aussi, quelle émotion ! Retrouver sous ces haillons son enfant, son dernier-né, son benjamin ! Alors il se précipite, il court, dit l'Evangile, au devant de ce malheureux ; aucune parole ne peut sortir de ses lèvres, et avant même que le prodigue élève la voix, il l'enserre dans ses bras, le presse sur son cœur et le couvre de ses baisers.

Dans l'étreinte paternelle, le fils coupable sent qu'il est toujours aimé et qu'il est déjà pardonné. Il laisse couler les larmes d'un vrai repentir, mais veut soulager son âme en s'accusant : « Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous ; je ne suis plus digne d'être appelé votre fils... » Il n'acheva pas la formule préparée au temps de la misère. Demander à être traité comme un mercenaire à ce père qui lui témoigne tant d'affection eût été faire une nouvelle insulte à l'amour paternel.

III

M. f., N.-S. Jésus-Christ pouvait-il dresser devant nous une image plus saisissante de l'âme du pécheur et de la miséricorde de Dieu ? Tous nous sommes des enfants prodigues, et tous nous avons besoin de pardon.

Depuis longtemps peut-être vous avez dit : « Je me lèverai et j'irai à mon père. » Vous êtes sur le chemin du retour, mais vous êtes restés au détour du chemin, là où le prodigue a eu un moment d'hésitation.

Et qu'est-ce qui vous arrête ? Comme le prodigue, un sentiment de crainte : « Qu'est-ce que Dieu pense de moi ? Comment va-t-il me recevoir ? Il y a si longtemps que je ne me suis confessé ! »

Vous redoutez le face-à-face avec Dieu, comme le Prodigue redoute, un instant, le tête-à-tête avec son père. Et vous le redoutez surtout parce que vous ne pouvez rencontrer Dieu, et avoir la certitude de son pardon, que par l'intermédiaire de votre confesseur.

Or, laissez-moi ouvrir ici une courte parenthèse et vous rappeler que c'est encore par un effet de sa miséricorde que Dieu agit ainsi.

En lisant l'Evangile, nous voyons des pécheurs que Jésus pardonne. Instinctivement nous pensons : « Oh ! que j'aurais voulu être là... tomber à ses pieds... voir sa main divine s'étendre sur ma tête et entendre sa voix si toute-puissante et si douce me dire : « Va en paix. » — Eh bien ! pour que votre âme ne demeure pas dans le doute, pour qu'elle ait la même certitude que les « pardonnés » de l'Evangile, Jésus s'est choisi des représentants et leur a dit : « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez. » « Ils iront, dit le P. Lacordaire, par toute la terre sous la garde de leur vertu. Ils pénétreront dans le sanctuaire des sanctuaires, celui des âmes... Ils écouteront des confidences terribles,... ce que l'oreille de l'époux n'entend pas, ce que l'oreille du père ne sait pas, ce que l'oreille de l'ami n'a jamais soupçonné ; ils verront tout, ils sauront tout, mille tempêtes passeront sur leur cœur... »

Or, ce confident qui détient les pouvoirs du Christ, Dieu l'a choisi parmi les hommes, afin qu'il comprenne, qu'il excuse avec Notre-Seigneur les faiblesses et les défaillances des hommes.

Bien plus, vous pourrez choisir celui qui ne vous connaît pas, que vous ne retrouverez jamais sur votre route... Et, vous le savez, l'aveu de vos lèvres sera enfermé dans son âme comme dans un tombeau.

M. f., chassez ce sentiment de crainte, et laissez au contraire s'épanouir le sentiment de l'espoir.

Revenons à notre parabole. « Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous. » Par ces paroles, le Prodigue faisait l'aveu loyal de ses fautes.

J'irai à mon Père et je lui dirai tout : que puis-je lui cacher ? Dieu me connaît, il sait toutes les défaillances de mon cœur, il fut le témoin de toutes mes lâchetés. On ne trompe pas Dieu. Et la droiture de ma démarche, et la loyauté de mon aveu, et la sincérité de mon regret, et le désir de rentrer dans son amitié, touchera son cœur.

M. f., votre espoir ne sera pas trompé.

Revoyez la scène de la réconciliation du Prodigue. Il n'a pas eu le temps de tomber à genoux que son père, accouru au devant de lui, l'a pris dans ses bras et pressé sur son cœur. Ainsi fera pour vous N.-S. Jésus-Christ.

Ah ! m. f., vous le savez bien, le sacrement de la Pénitence est le plus beau des sacrements ; on vient à lui le front bas, l'âme inquiète, tremblant sous le poids du trouble et du remords ; et on se relève le front haut, le regard pur, soulagé d'un poids immense, l'âme en paix.

Ah ! je voudrais que les incroyants soient les témoins de la réconciliation des âmes, et ils auraient la foi.

* *

M. f., le geste de pardon du Père déjà si émouvant va se compléter et révéler tout son caractère de grandeur et de noblesse.

Puisqu'il lui a pardonné, son fils ne peut demeurer plus longtemps un va-nu-pieds, couvert de haillons.

Il appelle ses serviteurs : « Vite, vite, la plus belle robe ! » non pas une robe que le prodigue avait déjà portée, mais celle des jours de cérémonie.

« Vite, un anneau à son doigt, des chaussures à ses pieds ! » Ce n'est pas un esclave, un mercenaire

qui rentre à la maison, c'est le fils qui reprend sa place.

« Et qu'on tue le veau gras, qu'on mange, et qu'on se réjouisse, car mon fils était mort, et il est revenu à la vie, il était perdu et il est retrouvé. »

Tout ceci, m. f., ne marque-t-il pas la générosité incomparable du père de famille, qui non seulement pardonne, mais rend à l'infidèle tous ses droits à la maison ?

Ainsi, m. f., va la miséricorde de Dieu ; non seulement elle pardonne, mais elle rend à nos âmes leurs mérites, leur innocence, leurs vertus. Le pardon nous fait redevenir les intimes, les familiers, les enfants de Dieu.

Et comme gage d'une réconciliation complète, sans limite, sans nuage, Jésus dans sa tendresse nous invite au divin banquet où il se fait la nourriture et la force de nos âmes.

La sainte communion est en effet comme le gage de la fidélité de Dieu à nous secourir et de la fidélité de notre amour à le servir.

* *

M. f., demandons à Dieu d'éclairer les enfants prodigues de notre paroisse, de les aider à vaincre la crainte, à se remplir d'espérance, à croire en la miséricorde, à venir se jeter dans les bras du Père qui les attend, afin qu'au jour de leur retour il y ait grande joie dans le ciel et sur la terre, parce qu'un fils était mort et il est revenu à la vie, il était perdu et il est retrouvé. Ainsi soit-il.

CHEMIN DE LA CROIX

Prière

Agenouillés devant votre Crucifix, Seigneur Jésus, et tous animés de la meilleure bonne volonté, nous sommes réunis pour vous considérer sur la route du Calvaire. A mesure que nous sentirons vos miséricordes sous la réalité de vos grandes souffrances, daignez visiter de votre grâce nos esprits et nos cœurs, en inspirant à chacun de nous, non seulement le grand désir de sauver son âme, mais encore celui de l'embellir.

Par vos mérites, Seigneur, cette âme à laquelle vous avez uni un corps, a été régénérée par le saint baptême ; mais nos vies humaines ne se sont pas développées dans le temps, sans que le démon, hélas ! aidé de nos inclinations vicieuses, ne nous ait rendus quelquefois infidèles à votre amour. Agneau divin, descendu sur terre pour la rédemption des hommes, faites que l'exercice du Chemin de la Croix, que nous allons entreprendre comme un vrai pèlerinage sur la terre sacrée qui a bu votre sang, excite en nos âmes la résolution généreuse de vous appartenir sans réserve. Ainsi soit-il [1].

Ire Station

Jésus est condamné à mort

Vous voici donc, Seigneur, traité comme un criminel et livré, pour notre salut, à des supplices auxquels vous pouviez échapper. Pilate, qui représente la justice romaine, a laissé condamner l'innocence en cédant aux malfaiteurs qui demandent votre crucifiement. « *Ecce Homo,* Voilà l'homme, leur dit-il, je vous le livre » ; et le lâche gouverneur se lave les mains de l'iniquité qu'il laisse accomplir.

Pour vous, mon Jésus, vous restez doux, silencieux, résigné et ferme, permettant provisoirement le triomphe des bourreaux, qui vont dérouler sur la Voie douloureuse le sinistre cortège de leurs exploits, « semblables à une multitude de taureaux, » dit la Sainte Ecriture. (Ps. XXI, 13).

Divin Créateur, jugé follement par votre créature, vous allez apparaître plus que jamais comme notre victime volontaire. « *Oblatus est quia ipse voluit.* » (Is., LIII, 7). C'est donc d'un cœur ému, repentant et disposé à vous suivre dans les humiliations de la vie, que nous vous considérerons, Seigneur, sur le chemin du Calvaire, sans perdre de vue nos responsabilités, qui devraient nous faire verser des larmes brûlantes. Puissent nos heureuses dispositions, avec les mérites de votre immolation, faire jaillir de nos âmes, pour vous, un amour toujours fidèle !

IIe Station

Jésus est chargé de sa croix

On vous a donc, ô Jésus, chargé d'une croix qui déjà se révèle pesante à vos épaules meurtries. La nature humaine faiblit en vous, et la nature divine ne semble pas la soutenir, puisque vous marchez péniblement courbé, connaissant d'avance les ignominies du supplice, les hideux blasphèmes, les amers sarcasmes, les clous, la lente agonie, résigné que vous êtes aux abîmes de l'affliction, impatient même de les sonder, réalisant en vous l'Agneau de Dieu, envoyé du ciel pour le salut du monde.

Devant la Passion que le Père des cieux vous impose d'accepter, donnez-nous, Seigneur, l'estime de la croix. Elle était un scandale pour les Juifs aveuglés, une folie pour les Gentils ignorants ; qu'elle soit pour nous le symbole de l'honneur, puisqu'elle expie et purifie. Sans raisonner, sans murmurer, faites-nous accepter, Seigneur, les calices amers offerts par la Providence. Vous n'êtes pas l'ennemi du bonheur humain, vous qui bénissez les joies naturelles permises ; mais puisque tout homme, hélas ! connaît le péché, il faut admettre que sa valeur morale la plus pure se trouve dans une participation féconde à vos souffrances. « Vous êtes la tête, disait votre Apôtre, nous devons être les membres. » (I Cor., XII, 17).

IIIe Station

Jésus tombe sous le poids de la croix

Seigneur Jésus, au visage ensanglanté par la couronne d'épines et victime déjà de l'horrible flagellation, nous vous considérons chancelant, à bout de forces et jetant vers le ciel le regard douloureux qui semble implorer sa clémence. Tombé sur le sol, vous êtes à genoux, et talonné par vos bourreaux, vous allez vous relever pour retomber encore. Vous êtes vraiment l'homme de douleurs : « *Vir dolorum sciens infirmitatem* », que le prophète Isaïe, huit siècles à l'avance, nous avait décrit (LIII, 3).

Puisque vos souffrances, ô Jésus, celles de l'âme et celles du corps, sont la divine rançon de nos fautes humaines, faites-nous sentir que votre chute présente, signe de votre accablement, est la représentation vivante des péchés graves où nous sommes tom-

[1] Nous jugeons inutile d'indiquer les prières traditionnelles entre chaque station.

bés. Trop souvent, Seigneur, nous avons méconnu vos lois, et c'est pour cela que vous êtes à terre, expiant dans l'effondrement les révoltes de votre créature.

Merci, pour la générosité souveraine avec laquelle, ô Jésus, vous avez expié nos péchés. Rendez-nous désormais soumis à vos commandements, afin que, dégagées du péché, nos âmes puissent se revêtir de vos divines vertus et s'en embellir : « *ut inhabitet in me virtus Christi.* » (II Cor., XII, 9).

IVe Station

Jésus rencontre sa très sainte Mère

Elle devait être au Calvaire, la Vierge fidèle, pour compatir. En fait, Marie sur la terre n'avait guère quitté Jésus ; et l'on sait qu'après son trépas, une assomption glorieuse la dirigera vers le ciel, pour jouir éternellement de sa présence. Mais ici, nous sommes à l'heure de l'épreuve, et la Vierge nous apparaît désolée, énergique cependant, puisque l'Evangile nous la montre debout près de la croix : « *Stabat Mater.* »

Quelle émouvante rencontre dans cette quatrième Station et quelle éloquence dans l'échange silencieux des regards ! Corédemptrice avec Jésus, « ils n'ont qu'un cœur pour deux, » a-t-on pu dire. Marie joue son rôle dans le drame tragique et son Fils l'en remercie, avec un sourire peut-être, et sans s'attarder, car l'heure est venue où rien d'humain ne doit différer le supplice dont la volonté du Père a demandé l'exécution. Les deux natures exquises de la Mère et du Fils sont donc en présence, immolées toutes deux, trop nobles cependant pour que les bienfaits de la Rédemption ne leur apportent pas un baume consolateur.

Pardonnez, ô Mère, si les péchés des hommes ont réclamé de vous l'immolation du cœur ! Même en nous souvenant de votre Immaculée Conception et de votre Maternité divine, nous ne pouvons pas oublier ce que de plein gré vous avez souffert, et dans l'abîme des douleurs où vous êtes plongée, silencieuse, acceptant tout et ne refusant rien, devant le supplice imminent de votre Enfant, ô Marie, vous nous paraissez encore plus aimante et admirablement touchante : « *Mater admirabilis.* »

Aux heures où la Providence nous engagera dans la voie des afflictions, faites, ô bonne Mère, que nous rencontrions Jésus comme vous, et dans les mêmes dispositions que vous !

Ve Station

Simon de Cyrène aide Jésus à porter sa croix

Les bourreaux du Calvaire n'ont assurément pas compris le grand honneur qu'ils faisaient à Simon de Cyrène en le réquisitionnant pour aider Jésus à porter sa croix. Il n'y avait en effet que gloire et mérite à soulager le Christ dans sa Passion.

Nous ne savons, ô mon Sauveur, si le Cyrénéen partagea votre fardeau malgré lui ou de plein gré. Mais nous vous supplions d'inspirer à chacun de nous d'accueillir avec foi la part de croix que la vie lui réserve. Nous savons que le support de la souffrance s'impose à tous les âges de la vie, au dernier surtout ; nous savons aussi que beaucoup de peines seraient épargnées au monde s'il conformait sa conduite à la loi divine. Mais faites-nous comprendre, Seigneur, que c'est une grâce de souffrir avec vous, de souffrir pour l'amour de vous, en acceptant de votre main les parcelles de croix qui tirent leurs mérites de la vôtre. Souffrir, à l'exemple du Rédempteur, pour soi ou pour les autres, répond, depuis le péché, à l'exécution d'un plan divin. Aidez-nous donc, ô Jésus, à accueillir surnaturellement tout genre d'épreuves, pour acquitter les dettes de justice que nous ont fait contracter, dès ce monde, nos vices et nos imperfections.

VIe Station

Une pieuse femme essuie la face de Jésus

Avant que le Christ se fût engagé dans la Voie douloureuse, une femme, à Béthanie, dans un geste qui ne sera pas oublié et toujours raconté, avait répandu sur sa tête le parfum précieux d'un vase d'albâtre. Cet acte de pieuse vénération est renouvelé ici, sous une autre forme, par une fille d'Israël qui émue de pitié essuie le saint visage du Christ inondé de sueur, de sang et de crachats. Celui-ci miraculeusement s'imprime sur le voile de Véronique.

Les bourreaux du Calvaire par leur grossièreté ne peuvent susciter que révolte et dégoût. Il faut cependant reconnaître que les souffrances morales de la Victime, dont nous sommes tous plus ou moins responsables, ont dépassé les tourments physiques qu'elle supporta.

En dehors de ceux qui ne furent pas éclairés des lumières de la foi ou qui pèchent par ignorance, que d'âmes chrétiennement instruites, élevées au sein de l'Eglise, ont contristé le Seigneur par leurs iniquités ! Dans sa prescience, Jésus a vu tous les coupables et tous ceux qui n'ont pas voulu profiter de sa Rédemption. Il a même connu des trahisons plus tristes chez quelques-uns de ses meilleurs amis. Les meurtrissures du Sauveur des hommes ont été immenses.

Devant le visage méconnaissable de Jésus, — « *non est species ei neque decor* », — imitons à notre manière le geste auguste de la pieuse Véronique. Défendons notre Maître quand on l'attaque, bravons tout péril pour lui, soyons disposés à lui sacrifier notre vie, s'il le faut, et, sans attendre les occasions exceptionnelles de le servir, ayons à cœur d'augmenter le nombre des âmes réparatrices et auxiliaires de rédemption, qui apportent leur contrepoids de prières et de sacrifices aux orgueils et aux luxures qui ont défiguré le visage de notre cher Sauveur.

VIIe Station

Jésus tombe pour la seconde fois

La première chute de Jésus sous le poids de la croix nous avait déjà bien émus. Il faut, hélas ! qu'elle se renouvelle, comme pour faire entendre que notre haine du péché est trop superficielle.

De fait, ô divin Sauveur, nous n'avons pas de peine à reconnaître la fréquence de nos états contradictoires. Il nous arrive bien, aidés de la simple raison et surtout des lumières de la foi, de déplorer amèrement notre froideur religieuse et de refouler nos passions mauvaises. Et puis, Satan revient dans notre esprit, comme dans sa demeure, avec la fascination des bagatelles qu'il suggère. Notre sens de la pénitence s'émousse, nos sympathies pour le péril augmentent, la vue du monde léger et jouisseur

nous attire. Sans vraie prière et trop distants avec les sacrements, ennuyés, découragés et lassés de l'effort, nous retombons enfin dans nos erreurs, cédant à des folies que nous savons devoir regretter.

Puisque nous vous voyons, ô Jésus, tombé deux fois à terre, devenant ainsi comme le péché vivant, — « *posuit in eo iniquitatem omnium nostrum* » (Is., LIII, 6), — pour que votre expiation satisfasse et honore la justice du Père, obtenez qu'une grâce de choix nous fasse redevenir les amis résolus et fidèles du Vrai, du Beau et du Bien dont vous êtes l'exemplaire. Faites que nos âmes goûtent dans le devoir l'expression de votre volonté. A l'heure trouble des tentations surtout, évoquez à nos regards votre écrasement à terre, pour que cette vision nous préserve de nouvelles chutes.

VIIIe Station

Jésus parle aux femmes de Jérusalem

Un chemin de la croix pieusement suivi, avec les émotions qu'il suscite, serait un exercice assez stérile en somme, s'il ne faisait jaillir dans les âmes que des sentiments de pitié. La sensibilité, les bonnes intentions même dont on dit que l'enfer est pavé, ne sauraient constituer la véritable vertu.

Aux femmes de Jérusalem qui se lamentent, Jésus fait entendre la parole opportune. Sans doute leur compassion est estimable, mais elle est insuffisante, car le péché d'abord est à déplorer, le leur, celui de leurs enfants ; ajoutons-y : le nôtre et celui de toute l'humanité.

La Passion du Christ n'est qu'une conséquence. Dans l'innocente Victime, frappée durement par la Justice du Père, il faut moins envisager les douleurs subies que la cause de ses douleurs. « *Mea culpa* », devons-nous dire, en nous frappant la poitrine et en sachant expier comme le divin Sauveur. Nos souffrances, unies aux siennes, deviendront méritoires. Ne péchons plus, surtout, et traitons sérieusement le devoir chrétien qui consiste pour chacun à vivre selon Dieu, dans son état.

La mort de Jésus doit aboutir à cette réalisation. Ne plus commettre le péché vaut infiniment mieux que des larmes sans efficacité. Telle est la leçon céleste de la pure Victime qui a payé la dette de l'humanité, mais qui doit être un jour son Juge inexorable.

IXe Station

Jésus tombe pour la troisième fois

Comme écrasé par la justice d'En-haut, — « *Dominus voluit conterere eum* », dit le Prophète (Is., LIII, 10), — le Fils de Dieu qui seul a pu fournir la réparation totale du péché, succombe une troisième fois... Il se relève, et sans s'arrêter poursuit son dur chemin.

Nous pouvons évoquer ici le souvenir de S. Pierre. Trois fois Jésus demanda à son Apôtre s'il l'aimait, pour lui fournir l'occasion de réparer ses trois reniements. Pierre affirma trois fois son amour total. Il fut alors désigné comme le chef du troupeau et plus tard il devait donner à son divin Maître le témoignage du sang. Que pouvait-il de plus ?

Sauveur Jésus, traité par vos ennemis comme un rebut et un maudit, — « *opprobrium hominum et abjectio plebis* » (Ps. XXI, 7), — et tombé trois fois à terre pour notre salut, vous avez assurément tous les droits d'obtenir les meilleures promesses de l'amour, alors même que nos engagements humains sont voués à l'inconstance et que nos cœurs, fervents hier, peuvent se refroidir demain. Nous vous promettons une charité plus ardente ; mais s'il devait nous arriver, malgré votre grâce, de connaître encore notre fragilité, faites que trois fois ou, pour mieux dire, toujours, nous sachions nous relever, pour obtenir enfin la joie d'une fidélité sans retour. Au ciel, et c'est pour nous le plus grand motif de le désirer, nous serons sûrs du moins de vous aimer sans défaillance.

Xe Station

Jésus est dépouillé de ses vêtements

Il est donc vrai, Seigneur, que des bourreaux sans pitié ont mis à nu votre chair sacrée et rouvert ainsi les plaies de la flagellation.

Ce spectacle qui, dans la pensée de vos ennemis, était celui d'une dérision, ne doit faire honte qu'à nous, à nos corps trop flattés, idolâtres d'eux-mêmes, ennemis de pénitence, si ingénieux parfois à chercher le bien-être, à se soigner, à prévenir les moindres malaises, malgré des tendances déréglées qu'il faudrait expier pourtant et réduire en servitude, pour se forger une âme plus maîtresse du corps qu'elle anime. Quant à la chair immaculée du Christ, elle n'est devenue qu'une plaie.

Nous adorons, ô Jésus, votre corps si pur et destiné à la gloire après avoir souffert. Nous l'adorons parce qu'il est le tabernacle de la Divinité, parce qu'il doit reprendre une vie éternelle au sein même de la mort, parce que vous nous l'avez donné enfin comme spirituelle nourriture et germe d'immortalité, sous la forme du Pain eucharistique. Nous l'adorons prosternés, en le bénissant : « *Adoramus te et benedicimus tibi.* »

XIe Station

Jésus est attaché à la croix

Nous arrivons vers le terme de notre pieux exercice, puisque la divine Victime sera crucifiée dans un instant, entre les deux voleurs qui vont l'encadrer. D'elle-même, elle s'étend sur la croix qu'elle aime et qu'elle embrasse. Dans les mains et les pieds de Jésus, de gros clous sont enfoncés, en attendant que la lance du soldat perce son cœur. Le sang jaillit et s'écoule dans le déchirement des muscles ; le Fils de Dieu est par terre, un bourreau presse le genou sur sa poitrine, son corps craque, et brutalement la croix se trouve dressée au sommet du mont.

A chaque pécheur maintenant de se le redire : « Mon péché grave a produit dans le monde le plus grand des scandales ; pour moi, le Rédempteur divin accepta son supplice ; il a tout laissé faire, tout voulu par conséquent, afin de m'ouvrir le Paradis par ses blessures. Au ciel même, ses glorieuses cicatrices, dit S. Paul, plaideront éternellement la cause de mon pardon, « *semper vivens ad interpellandum pro nobis.* » (Hébr., VII, 25).

O croix jadis infamante, depuis que vous avez expié le péché des hommes, vous êtes devenue, avec les plaies sacrées dont les stigmates ont récompensé la ferveur de plusieurs saints, la croix de l'honneur et notre unique espérance ! *O crux, ave, spes unica !*

Désormais, quand le péché se présentera sous d'hypocrites séductions, faites entendre, ô Crucifix, à

chacune de nos âmes le langage de votre cœur et de vos bras ouverts : « Je t'ai aimée jusque-là, ne m'offense pas, ne m'offense plus ! »

XII[e] STATION

Jésus meurt sur la croix

Voici le moment tragique, le plus solennel de la terre ; la nature en éprouve des convulsions miraculeuses, car le sol a tremblé, des rochers se fendent et plusieurs morts ressuscitent.

Après avoir consolé le bon larron et recommandé sa Mère à l'Apôtre bien-aimé, Jésus remet son âme entre les mains du Père, puis il expire en poussant un grand cri, ce qui paraît miraculeux pour un corps exténué, saigné et qui a épuisé toutes les possibilités de souffrir. La vie terrestre du Christ est finie, la seule oblation digne de Dieu et chérie du Cœur triomphant de Jésus est consommée : « *Consummatum est !* »

Par un arrêt de justice devant lequel tout orgueil est bien obligé de fléchir, l'humanité, corrompue dans sa source, doit forcément mourir. Permettez, Seigneur, qu'en présence de votre trépas volontaire, chacun de nous prévoie son agonie, vous l'offre et d'avance la sanctifie.

Je considère, ô Jésus, votre crucifix comme le point d'orientation de mon âme, car en me rappelant mes déchéances, il me fait voir nettement aussi la générosité de votre Rédemption et le profit que je puis tirer de vos miséricordes. Agréez donc ma mort personnelle telle que vous la voudrez pour moi à l'heure de votre Providence, et, pour vous exprimer tout ce que j'ai dans l'âme, rendez-moi surnaturellement heureux de mourir comme vous, en vous restituant l'amour que vous m'avez donné. Je vous bénis ensuite dans ma grande espérance, celle de jouir du Père, du Fils et de l'Esprit, dans le beau Paradis, orné de la Vierge Mère, que vous m'avez rendu.

XIII[e] STATION

Jésus, descendu de la croix, est rendu à sa Mère

Quand Jésus enfant fut présenté au Temple de Jérusalem, le vieillard Siméon avait dit à sa mère qu'un glaive de douleur transpercerait son âme,... son âme façonnée par l'Esprit-Saint et qui mieux que toute autre avait dû comprendre l'austère mission que le Verbe Incarné était venu remplir.

Nous avons rencontré la Vierge Mère à la 4[e] station du chemin de la croix et dans des circonstances telles que l'oracle de Siméon s'est déjà réalisé. Mais ici, après le crucifiement et le dernier soupir, les rigueurs de la prophétie se parachèvent. Est-il possible de concevoir un tableau plus poignant que celui du cadavre de Jésus reposant sur les genoux de la plus tendre des mères ?

Pardonnez, ô Marie, si notre rédemption vous a tant coûté ! Vous ne deviez qu'être heureuse, et pourtant, à cause de nous, vous avez subi tant d'afflictions ! En vos jours désormais glorieux, demeurez la protectrice des âmes, qui doivent à votre pureté souffrante une part de leur salut. Inspirez-nous le goût des sacrifices qui assurent la vertu, pour que le ciel de gloire dont vous êtes la Reine, nous soit éternellement ouvert.

XIV[e] STATION

Jésus est mis dans le sépulcre

Après les scènes tumultueuses de la Passion, voici le grand silence de la mort. Le Christ, qui voulut en tout nous être semblable, a dit S. Paul (Hébr., II, 17), le Christ repose maintenant dans un sépulcre taillé dans le roc.

Ne convient-il pas maintenant qu'à notre tour nous sachions comme lui accepter la tombe, même si elle ne devient pas glorieuse comme la sienne au bout de trois jours, car, hélas ! elle restera ce qu'elle est, recouvrant le « je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue », jusqu'à l'heure de la résurrection, connue du Père seul.

Comme suprême leçon du Chemin de Croix qui se termine, sachons reconnaître une bonne fois que la révolte contre Dieu est un mauvais calcul et qu'au fond de toute souffrance et de toute mort, même chez les plus innocentes créatures qui paient pour d'autres, à l'exemple du Christ, il y a toujours une cause de péché plus ou moins obscure.

L'impiété ne profite jamais, ni aux âmes ni aux corps. Et, pour ne pas sortir de la considération des jours où nous vivons, qui contestera que, sous une forme ou sous une autre, l'oubli de Dieu et de sa loi ne soit la plus forte cause des inquiétudes qui nous assiègent ?

Tout nous invite à nous soumettre à Jésus ; il est l'unique voie pour aller au Père ; il est le terme et la patrie des âmes. Sans lui, le destin de l'humanité trébuche et s'égare.

Attristés de votre Passion, ô Sauveur Jésus, mais reconnaissants de ce qu'elle a constitué la Rédemption des hommes, notre dernier mot est d'affirmer que nous sommes à Vous jusqu'à la mort.

Mais nous voulons tirer de votre victoire sur la mort l'espérance que nous apporte une de vos paroles sublimes, qui prend un sens particulièrement fort devant votre sépulcre : « Celui qui croit en moi, quand même il serait mort, il vivra. » (Jo., XI, 25).

SUJETS DE CIRCONSTANCE

Pour la bénédiction d'une statue de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus

COMMENT IMITER LA SAINTE

Mes bien chers frères,

Permettez-moi, tout d'abord, de remercier, en votre nom et au mien, les chrétiens généreux qui ont eu l'heureuse idée de doter notre petite église d'une statue de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Nous allons la bénir, après la messe.

A ce propos, je veux vous proposer la sainte Carmélite pour modèle.

Vous vous récriez : « Une si grande Sainte ! Et va-t-il falloir, comme elle, quitter le monde et s'enfermer derrière les grilles d'un cloître ? »

Une grande sainte, oui, certes, elle le fut ! Une des plus grandes de notre époque... Le monde entier l'a proclamé, même avant que l'Eglise se soit prononcée et l'ait mise sur les autels. A tel point qu'on hâta, d'une façon insolite, la conclusion du procès d'information et de canonisation.